PARTIZAN PRÉSENTE

FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE
2020

VINCENT **MACAIGNE**

MÉDECIN DE NUIT

SARA **GIRAUDEAU** PIO **MARMAÏ**

UN FILM DE ELIE **WAJEMAN**

diaphana DISTRIBUTION

VINCENT **MACAIGNE**

MÉDECIN DE NUIT

SARA **GIRAUDEAU** PIO **MARMAÏ**

UN FILM DE
ELIE **WAJEMAN**

LE 20 JANVIER AU CINÉMA

FRANCE – 1H22 – VISA : 142 604
SCOPE – SON 5.1

DOSSIER DE PRESSE ET PHOTOS TÉLÉCHARGEABLES SUR LE SITE **WWW.DIAPHANA.FR**

DISTRIBUTION
DIAPHANA DISTRIBUTION
155, rue du Faubourg St Antoine – 75011 Paris
tél : 01.53.46.66.66
diaphana@diaphana.fr

RELATIONS PRESSE
Monica Donati
55, rue Traversière - 75012 Paris
Tél. : 01 43 07 55 22
monica.donati@mk2.com

SYNOPSIS

Mikaël est médecin de nuit.
Il soigne des patients de quartiers difficiles, mais aussi ceux que personne ne veut voir : les toxicomanes.Tiraillé entre sa femme et sa maîtresse, entraîné par son cousin pharmacien dans un dangereux trafic de fausses ordonnances de Subutex, sa vie est un chaos.
Mikaël n'a plus le choix : cette nuit, il doit reprendre son destin en main.

ENTRETIEN AVEC ELIE WAJEMAN

D'où vous est venue l'idée de prendre le travail d'un médecin de nuit comme sujet ? Avez-vous fait une enquête dans la perspective de l'écriture du scénario et de la préparation du film ? Connaissiez-vous déjà ce milieu ?
J'ai toujours admiré les médecins de nuit dont j'ai souvent utilisé les services ! Leur arrivée au cœur même de la nuit leur confère une dimension romanesque qui m'a frappé il y a de nombreuses années. Je savais qu'ils feraient de bons personnages de fiction. J'ai pris le médecin de nuit comme un héros nocturne qui serait un révélateur de la nuit. Un peu comme Chandler utilise Marlowe, c'est-à-dire un détective privé, pour raconter Los Angeles et ses bas-fonds. Ce sont des gens qui sont branchés en permanence au contemporain. Ils sont des témoins importants de ce qu'il se passe la nuit quand tout le monde dort. En suivant un médecin de nuit, c'était une façon pour moi de faire un portrait moderne de Paris en 2020.
De plus, cela me donnait la possibilité d'assouvir un de mes plus grands désirs de cinéaste : entrer chez les gens, voir ce qui est caché derrière les portes, derrière les fenêtres, quand les rideaux sont tirés. J'ai suivi un médecin de nuit que je connaissais pendant des nuits et des nuits. Nous arpentions Paris dans des quartiers populaires : 19ème, 20ème, 13ème arrondissement. Chaque entrée chez un patient était pleine de suspense. Je me demandais à chaque fois dans quel type d'appartement nous allions tomber ! Et sur qui !? Et nous avons eu plein de surprises !

Ça permet de toucher à une sorte de nudité existentielle...
Exactement. En suivant pendant des mois mon ami médecin je me suis rendu compte que beaucoup des appels étaient liés à des crises d'angoisses. Il soigne les plaies, les maladies mais aussi les angoisses... Il faut dire que j'ai découvert la grande solitude des parisiens. J'ai tenté de restituer ce sentiment dans le film. En prenant un médecin de nuit comme héros, j'ai voulu faire un film noir existentiel !

Le personnage de votre film est lui-même très angoissé.
Il ne faut pas oublier que mon film est un film de genre. Mon personnage a des raisons d'être angoissé ! Il trafique du Subutex pour payer les dettes de son cousin Dimitri et les bandits avec qui il fraye peuvent être dangereux. Mais quand il travaille, il oublie ses problèmes, il est totalement dévoué à ses patients. En ce sens, avec ce film, j'ai fait le portrait d'un saint. D'ailleurs, c'est dit textuellement dans le film.

C'est un saint qui mène une vie très imparfaite, très contrainte par une série de situations, de sentiments très contradictoires...
Ce n'est pas un saint orthodoxe, c'est sûr. Mikael est un homme divisé, qui s'est beaucoup éparpillé dans ses pérégrinations nocturnes. Allant d'appartements en appartements, Mikael s'est perdu. Comme s'il laissait à chaque fois des bouts de lui-même dans les appartements des patients. J'aime les personnages divisés. Et j'aime en faire leur portrait. La nuit que passe Mikael dans le film va lui permettre de se reconstituer pour devenir un être plus complet. En tout cas, de se tenir debout.

Les drogués sont également très importants dans le film. La part de sainteté de ce médecin de nuit tient aussi au fait qu''il donne des médicaments à des drogués, dans cette zone floue entre légalité et illégalité.
Je voulais que le médecin de nuit aille de rendez-vous en rendez-vous et qu'on découvre avec lui ces personnages singuliers que sont les marginaux de Paris. Les consommateurs de drogues sont omniprésents dans la rue à Paris mais on les voit furtivement, il n'y a pas de vraies rencontres. Mon film était une façon de les rencontrer. Je voulais montrer leur côté émouvant et romanesque plutôt que de m'attarder uniquement sur l'aspect « glauque » de leur vie. Mikael va au-delà des ombres et considère les usagers de drogue comme des êtres singuliers dont il recueille la parole.

Mon film est aussi le portrait d'un médecin qui est lui-même addict à la nuit. C'est d'ailleurs ce que j'ai pu noter dans mon enquête auprès des médecins de nuit : certains se plongent dans la nuit, quitte à rompre avec leur famille. La nuit comme un moment où on se retrouve seul et où on peut enfin s'extraire du monde diurne qui enjoint à la performance, à la bonne santé et qui peut effrayer les plus sauvages d'entre nous.

Une des forces du film, c'est que tous les personnages, même ceux qui apparaissent brièvement, ont une grande présence. Est-ce que ça vient de l'écriture, du casting, du tournage ?
D'abord de l'écriture. Je voulais créer plein de petites bulles (les visites dans les appartements, dans sa voiture) qui permettent d'aller au cœur des personnages et de faire des portraits comme un photographe pourrait le faire. Pouvoir rencontrer quelqu'un très vite, c'était un désir d'écriture et une jouissance de cinéma. Puis j'ai pris des acteurs professionnels et non-professionnels assez forts pour construire des êtres qui apportent un hors-champ, une existence complète en très peu de temps. Parfois la puissance d'un visage suffit !

L'action du film se déroule en une nuit. Est-ce que cette idée d'une dramaturgie resserrée est venue tout de suite ?
Non. Au départ, le récit se déroulait sur plusieurs jours. Mais, à force de travail, je me suis dit que tout devait se passer en une nuit et c'est là que le film est apparu. C'est un film noir tendu, nerveux dans lequel un homme doit résoudre sa vie en une nuit, sinon tout se qu'il a construit s'écroulera ! Je désirais créer une urgence incroyable. L'unité de temps crée cette tension que les bons films noirs doivent avoir.

Les trafics de médicament sont au cœur de votre film. C'est une toile de fond très originale pour un film noir. Là aussi vous avez fait un travail documentaire ?
Oui. J'ai fait tout un travail documentaire autour des pharmaciens et du deal de Subutex. J'ai découvert qu'il y avait des malversations, que certains pharmaciens pouvaient franchir la ligne rouge. Beaucoup ont acheté leur pharmacie trop chère, se sont retrouvés endettés, et, parfois, ne sachant pas très bien comment s'en sortir, certains ont choisi de faire des trafics. J'ai assisté à deux procès de médecins qui étaient accusés d'avoir collaboré à un trafic de Subutex. La drogue était convoyé en Allemagne par un dealer. Il a été arrêté avec des milliers de boites dans sa voiture. Un des médecins disait qu'il était un militant, qu'il avait décidé d'aider ces drogués, abandonnés par les pouvoirs publics et par la plupart des autres médecins. J'ai vu, à ce moment-là, comment un médecin pouvait basculer. Etait-il trafiquant ou militant ? La vérité semblait dure à déceler. Mais il ne faut pas associer le Subutex uniquement au trafic. C'est un médicament qui a aidé beaucoup de gens à ne pas mourir d'overdose. A vivre avec le manque sans que la vie ne se transforme en souffrance permanente. Quand j'habitais dans le 18ème arrondissement, on me proposait tout le temps du Subutex dans la rue. A partir de là, le mot Subutex a pris, pour moi, une dimension romanesque.

Le film n'est pas stricto sensu un polar, mais certaines parties du film s'inscrivent, à leur manière, dans le genre. On pense parfois à des films américains des années 1970, par exemple LE FLAMBEUR de Karel Reisz, avec James Caan... Est-ce que cet univers a nourri l'écriture de Médecin de nuit ?
Énormément. J'ai beaucoup d'attrait pour les cinéastes du Nouvel Hollywood. Dans l'idée que je me fais du Nouvel Hollywood, il y a une liberté d'écriture, une tension dramaturgique constante et un portrait existentiel des êtres. Trois éléments que j'essaie modestement d'avoir dans mes films et dans MÉDECIN DE NUIT en particulier.
Beaucoup de films du Nouvel Hollywood suivent une personnage qui franchit la loi : je pense à MEAN STREET, au FLAMBEUR, ou LE PARRAIN pour ne citer qu'eux. J'ai voulu faire un film noir qui reprendrait certains codes (l'ambiguïté morale, les dettes, une femme entre deux hommes) mais en les modernisant au maximum. Mes autres films, ALYAH et LES ANARCHISTES, tournent aussi autour de ce franchissement entre la loi et l'illicite.

Dans MÉDECIN DE NUIT, il y a une certaine nervosité dans la mise en scène, mais une nervosité qui n'est pas ostentatoire. Le film ne sacrifie pas à l'agitation pour l'agitation mais il est habité par une tension. Comment avez-vous approché et conçu le travail de la mise en scène ?
Il y a plusieurs choses. Je voulais une caméra portée qui n'est

ni virevoltante, ni tremblante, mais qui crée tout de même une tension car elle n'est jamais au repos. Le travail de la lumière : une lumière âpre mais en même temps stylisée. Et puis un travail de repérage dans lequel il n'y a presque que dans immeubles des années 70 et 80. Cela crée un Paris unique et presque fantastique qui n'appartient qu'au film. Par ailleurs, dans le scénario, j'avais deux ou trois rendez-vous d'une grande violence et c'était très important que le film tende vers cette violence. La mise en scène devait pouvoir unifier des scènes de consultations médicales et des scènes de violence. Tout mon travail de mise en scène a été de trouver cette unité.

L'univers de MÉDECIN DE NUIT n'est pas si éloigné de celui d'ALYAH mais c'est comme si le curseur était poussé un peu plus loin.
J'ai grandi. Le monde est violent. Au tournage comme au scénario, j'avais ce sentiment de la violence de la grande ville. Ce film-là, MÉDECIN DE NUIT, me permettait d'y aller franchement. Il y a également la rencontre avec un acteur, Vincent Macaigne, qui avait envie aussi d'embarquer le film vers cette tension et cette violence-là. On s'est vraiment rencontrés là-dessus. L'un comme l'autre, on voulait que le film soit au-delà de la mélancolie, qu'il soit, à certains moments, emporté par la colère.

Justement, le choix de Vincent Macaigne s'est-il imposé rapidement ?
Au départ, Vincent Macaigne devait jouer Dimitri, le cousin du médecin (finalement interprété par Pio Marmaï). Et puis, le travail évoluant, le temps passant, je me suis dit que c'était mon héros et je suis, en quelque sorte, tombé amoureux de lui, de sa force de caractère, de sa prestance. J'ai vu en lui la possibilité qu'il puisse incarner ce type à la fois doux et violent. Par ailleurs, MÉDECIN DE NUIT est une sorte d'adaptation lointaine du Platonov de Tchekhov et je trouvais que Vincent serait un parfait Platonov moderne (il a joué Platonov au conservatoire). Je me souviens m'être dit, un jour, en voyant un film avec Vincent, que c'était notre grand acteur russe national !

La fibre comique de Vincent Macaigne a été largement exploitée ces dernières années. Est-ce que vous vous méfiiez de cette dimension comique ? Pensiez-vous l'exploiter ou, au contraire, est-ce qu'elle se situait dans un ailleurs qui ne vous intéressait pas ?
Non, cette fibre comique m'intéressait beaucoup. En fait, ça me rassurait que quelque chose de cette lumière transparaisse dans ce film âpre, noir. Mais si je suis complètement honnête, je m'en méfiais aussi car je voulais que le personnage de Mikael soit le plus droit possible. Vincent a fait un grand travail de préparation physique. Il est allé à la salle de sport et a beaucoup travaillé physiquement pour se transformer en ce personnage de médecin nocturne. Il a lui aussi suivi mon ami médecin de nuit pour apprendre les gestes et saisir ce sentiment de la nuit si unique. Sa métamorphose a permis également que les scènes de violence soient justes, qu'elles ne soient pas tirées par les cheveux. Au-delà de la préparation physique de Vincent, il fallait lui trouver un look. Et j'ai cherché à le styliser, aider par Virginie Montel, la costumière du film. C'est dans son costume qu'il a complètement trouvé le personnage.

Comment dirige-t-on Vincent Macaigne ? Est-ce que c'est très intuitif ?
Non, ce n'est pas intuitif. Précisément parce qu'il a beaucoup travaillé avant, qu'il s'est beaucoup préparé physiquement. On a lu le scénario ensemble, de nombreuses fois. Donc, il l'avait vraiment dans les veines. Il est tombé amoureux de Mikaël, son personnage dans le film. Et moi, j'avais travaillé la direction d'acteur, j'avais pris des notes dramaturgiques. J'ai fait pas mal de dramaturgie et Vincent m'aidait quand il le fallait.

Pio Marmaï tient un rôle relativement inhabituel par rapport à son image traditionnelle. Est-ce que c'était une volonté de votre part ?
Oui. Pio a en lui une tension, une noirceur que j'avais déjà repéré dans mon premier film, ALYAH. En fait, j'ai senti très vite que Pio pourrait faire un méchant extraordinaire. Profond, touchant et dur. Pio a en lui quelque chose de dostoïevskien !

Est-ce que le personnage de Pio Marmaï est vraiment un méchant ?
Il a un côté touchant car c'est un personnage qui s'est complètement

cassé la gueule, qui essaie de se rattraper par l'intermédiaire des malversations auxquelles il est mêlé. Mais, en même temps, je voulais que, dans certaines scènes, il soit vraiment noir. Je ne voulais que ce soit seulement un personnage mélancolique ou touchant. A un moment donné, c'est un salopard ! Ce qui ne m'empêche pas, dans le film, d'être bouleversé par lui. MÉDECIN DE NUIT, c'est aussi l'histoire de deux êtres, deux cousins qui pourraient être des frères, qui se séparent. Comment se séparer de quelqu'un qui devient trop toxique. Il y a de l'amour là-dedans.

Sara Giraudeau a une présence très forte. Elle incarne un personnage assez énigmatique dont on ne sait finalement pas grand chose...
J'ai voulu raconter l'histoire d'une petite pharmacienne qui a peur de s'enfermer dans un milieu et qui voit dans le personnage de Mikael une sorte de poète nocturne qui va pouvoir l'extraire de cette vie qu'elle ne veut pas. Sofia (le personnage joué par Sara) a soif d'aventure. Elle veut respirer, sortir de derrière ce comptoir mortifère. Mikael l'attire en ce sens qu'il est le contraire de Dimitri. Quand le pharmacien est préoccupé par sa boutique, son fric, Mikael lui n'a d'yeux que pour ses patients, pour les délaissés. En même temps, ce qui est beau chez Sofia c'est qu'elle vit cette passion mais elle sait au plus profond d'elle même que ça ne marchera pas, que c'est vain. Sara incarne parfaitement cette dualité entre l'amour tonitruant et la chute programmée.

Il me semble que Sara Giraudeau apporte une touche d'étrangeté supplémentaire, quelque chose d'un peu décalé par rapport à son personnage, ne serait-ce que par son physique...
Son étrangeté et sa beauté singulière s'inscrivent parfaitement dans l'univers aux accents russes que je voulais créer. Sara sait jouer les grands sentiments avec sobriété, c'est unique et impressionnant à voir quand on la dirige ! C'est une grande actrice. Je me suis inspiré d'un autre personnage de Platonov, Sofia Iégorovna, une femme qui voudrait sortir de cette petite vie bourgeoise russe et qui va se tromper en tombant amoureuse de la mauvaise personne. Les tourments russes, je les voyais aussi chez Sara Giraudeau.

A côté, le personnage de la femme légitime incarné par Sarah Le Picard est très différent.
Elle aussi est inspirée de Sacha, un personnage de Platonov ! Sacha pense que son histoire avec Mikael n'est pas terminée. Qu'ils ont encore des choses à vivre ensemble. Elle est amoureuse de son compagnon. Et elle sait qu'ils s'aiment, alors que lui ne le sait plus vraiment. C'est pour cela qu'elle est si sure d'elle, si forte. Je voulais que sa femme soit très « caillera » comme je dis. C'est à dire très cash. Dans une forme de simplicité absolue, le film raconte l'histoire d'un homme qui va retourner vers l'être aimé. C'est une histoire de remariage. Mikael traverse cette folle nuit pour mieux revenir vers l'être aimé. Il fait un trajet chaotique vers Sacha. En fait, le film c'est une histoire d'amour entre eux. C'est aussi ça que je voulais raconter.

Dans quel quartier de Paris l'action du film se déroule-t-elle ? Avez-vous choisi un quartier pour des raisons précises ?
Je voulais faire un film qui navigue dans tout Paris. C'était une volonté de rendre le film le plus ample possible. Saisir la ville dans son ensemble. Je n'avais pas envie de me limiter à un quartier... Cela dit, mon goût du moment me pousse vers le 12ème, le 13ème et le 20ème arrondissement dans lequel j'habite. Des quartiers où il y a beaucoup d'immeubles modernes des années 1960, 70, 80. Une architecture que j'adore et qui me donne envie de filmer. Ces gratte-ciels m'émeuvent plus que tout. J'aime voir les centaines de fenêtres dans la nuit. Comme une multitude d'yeux qui nous observent. Et puis ces quartiers populaires m'inspirent. Paris est une ville dans laquelle le monde entier est convoqué. C'est d'une puissance unique ! Enfin, je pense avoir fait un film en réaction au précédent LES ANARCHISTES dans lequel je n'ai filmé que des immeubles 1900.

La dramaturgie est très tendue et, en même temps, il y a tous ces moments où le médecin visite des patients. Comment avez-vous articulé ce fil tendu de la narration avec cette accumulation de petites scènes ?
Cette coexistence entre nervosité narrative et ces pauses pendant les visites aux patients était déjà très présente dans le scénario. C'était vraiment au cœur du projet. Il fallait que le film avance tout le temps mais qu'en même temps, il y ait des petites bulles

de découverte documentaire. L'unité de temps m'a permis de concentrer tout ça et de faire en sorte qu'on maintienne la tension, même quand on fait des arrêts chez les patients. Enfin, tout le travail de montage a consisté à resserrer au maximum. Miraculeusement, ces petites scènes se sont très bien intégrées à la tension du récit. Au montage, le film est resté assez fidèle au scénario mais en le bonifiant. On a enlevé des choses, ajouté de la tension ici ou là etc. Mais il n'y a pas eu de reconstruction totale.

Comment avez-vous travaillé l'écriture du scénario ?
J'ai commencé à travailler avec une scénariste, Agnès Feuvre et j'ai terminé tout seul, car le processus d'écriture a été très long. En général, je commence à travailler le scénario en écrivant des dialogues. Je me lance. J'écris même des monologues. C'est d'ailleurs ce que me permettaient les scènes chez les patients. Au cinéma, j'aime bien les monologues. J'ai voulu faire un film noir mais, en même temps, plutôt bavard. Ce n'est pas un film sensoriel. C'est un film noir sur la parole ! Les gens se livrent, parlent. Et, dans la pratique du médecin de nuit, la discussion est vraiment importante.

Le tournage de nuit a-t-il été éprouvant ?
On a tourné en plein hiver. C'était relativement éprouvant et, en même temps, j'en ai fait une force pour que le film aille très vite. C'était un tournage très serré. On a tourné en cinq semaines. J'avais en tête LES FORBANS DE LA NUIT de Jules Dassin, film très important pour moi, qui a été tourné très vite. Ou encore BAD LIEUTENANT de Ferrara qui s'est tourné en vingt jours. Voire même SCARFACE de Hawks qui, lui aussi, d'après ce que j'ai lu, a été tourné très rapidement. Cette adrénaline, cette vitesse correspondaient à ce que je voulais faire, c'est-à-dire un film noir. Je voulais me rapprocher de l'énergie de la série B. Les cinq semaines de tournage m'ont permis de trouver la tension et la violence indispensables au film.

Dans MÉDECIN DE NUIT, il y a aussi un côté road-movie...
C'est un film de voiture. La voiture est un véritable personnage du film. Le médecin de nuit y passe beaucoup de temps. Il y vit presque. La voiture est comme une extension de lui. C'est aussi une façon de découvrir la ville. La voiture est comme une caméra qui cadre. Chaque fenêtre de sa Volvo permet à Mikael de cadrer la ville. Je pensais souvent au photographe Weegee qui mettait tout son matériel photographique dans son coffre et vivait presque dans sa voiture, arpentant New-York à la recherche de scène de crime à photographier. Mikael le médecin de nuit est comme Weegee, un témoin privilégié de la nuit contemporaine.

Vous êtes vous référé à la série française MÉDECINS DE NUIT ?
Non. Mais en préparant le film, je me suis aperçu que la série était hyper bien, qu'elle n'était pas du tout un contre-modèle. La série est très documentaire, plutôt risquée et assez étonnante. J'y ai évidemment pensé et plutôt avec admiration. Je voulais faire un film avec des trouées documentaires mais, malgré tout, en ramenant toujours de la mise en scène, en allant toujours vers le romanesque, de manière à ce que le récit soit aussi un peu comme une fable. Je ne voulais pas être écrasé par le réel. C'était très important pour moi.

Puisque vous évoquez des questions liées au romanesque, voire à la stylisation, il est temps de parler de la musique de MÉDECIN DE NUIT.
Le directeur musical du film, Frédéric Junqua, m'a proposé de rencontrer Evgueni et Sacha Galperine dont j'avais adoré la musique du film Faute d'Amour. Et ça a été une très belle collaboration entre nous. Ils ont écrit une magnifique partition romantique et très originale. Chaque mélodie est traitée de manière singulière, vibrante, profonde. Avec des instruments étonnants et un traitement sonore extrêmement élaboré. C'était très beau à voir, à entendre. Comment des artistes s'emparent de votre œuvre et y lisent des choses que vous ne voyez pas, que vous ne voyez plus. Ça nous a permis de créer des contrepoints au côté âpre et documentaire du film. Et ça donne une certaine ampleur à MÉDECIN DE NUIT.

FICHE ARTISTIQUE

Mickaël	Vincent Macaigne
Sofia	Sara Giraudeau
Dimitri	Pio Marmaï
Sacha	Sarah Le Picard
Anna	Florence Janas
Nadège	Lou Lampros
Badri	Ernst Umhauer

FICHE TECHNIQUE

Réalisation	Elie Wajeman
Scénario	Elie Wajeman et Agnès Feuvre
Production	Georges Bermann
Image	David Chizallet
Décors	Astrid Tonnellier
Musique originale	Evgueni & Sacha Galperine
Son	Mathieu Leroy
Montage	Benjamin Weill et Béatrice Herminie
Direction de production	Isabelle Tillou
Costumes	Virginie Montel
1er assistant réalisation	Moritz Parisius
Casting	Judith Chalier et Julie Allione
Régie	Victor Sicard
Direction de post-production	Renaud Coulon

Une production Partizan Films / Avec la participation de OCS, Ciné + / Avec le soutien de la Région Ile-de-France, en partenariat avec le CNC / Avec le soutien de la SACEM / En association avec Cineaxe, Cinécap 3